



BASTIA

L'HÉRITAGE DES CENDRES

Bastia : L'Héritage des Cendres

Par Studio Thriller

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://www.fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Brasier de l'Arinella	4
Chapitre 2 : L'Omerta Administrative	10
Chapitre 3 : Le Témoin du Vieux-Port	15
Chapitre 4 : La Piste du Clan Orsini	21
Chapitre 5 : Le Décryptage du Grand Bleu	27
Chapitre 6 : L'Exécution du Témoin	33
Chapitre 7 : L'Infiltré des Douanes	42
Chapitre 8 : Le Mirage de la Vengeance Familiale	48
Chapitre 9 : L'Embuscade de la Corniche	55
Chapitre 10 : Le Climax : Confrontation à la Citadelle	62
Chapitre 11 : Justice de Cendres	67
Chapitre 12 : Le Twist Final : Le Sang des Fondations	73

Chapitre 1

Le Brasier de l'Arinella

CHAPITRE : LE BRASIER DE L'ARINELLA

Bastia, 10 h 14.

Le soleil tape comme un marteau sur une enclume. Pas un souffle d'air. Sur la plage de l'Arinella, le sable n'est plus une invitation au farniente, mais un tapis de poussière abrasive qui s'insinue partout. Sous les paupières. Dans les poumons.

Le hangar n°4 n'est plus qu'une carcasse de tôle tordue par la chaleur. Une gueule ouverte sur le vide. L'odeur est là, insupportable. Un mélange écœurant de ciste brûlé, de gasoil et de viande carbonisée. C'est l'odeur de la mort en Corse : un parfum de maquis qui a mal tourné.

Le Commandant Dumè Rossi descend de sa Jeep. Ses bottes craquent sur les débris de verre. Il ne regarde pas la mer, d'un bleu d'acier, mais le périmètre balisé par les rubans jaunes de la gendarmerie.

— C'est du propre, lance une voix rauque derrière lui.

Rossi se retourne. C'est l'expert de la PTS (Police Technique et Scientifique). Il ressemble à un astronaute égaré dans ses gants en latex et sa combinaison blanche déjà maculée de suie.

— Identifié ? demande Rossi. Ses phrases sont sèches. Le temps est un luxe qu'il n'a plus.

— Officieusement, oui. Jean-Baptiste Santini. Le promoteur. On a retrouvé sa Rolex au milieu des cendres. Le bracelet a fondu sur l'os.

Rossi grimace. Santini. L'homme qui voulait transformer le littoral en complexe de luxe. L'homme qui brassait les millions et les rancœurs. On ne meurt pas par hasard dans un hangar à l'Arinella à l'aube d'un chantier de cinquante millions d'euros.

La géométrie du chaos

Rossi pénètre dans les décombres. La chaleur résiduelle fait osciller l'air. Au centre de la structure, une forme noire. Contractée. La position « de défense » du corps humain face aux flammes. Les muscles se rétractent, les membres se replient. Santini ressemble à une racine calcinée, arrachée à une terre qui n'a jamais voulu de lui.

— Accélérateur ? interroge Rossi.

— Du phosphore blanc mélangé à du magnésium, répond l'expert en grattant le sol. Une technique de pro. Ça brûle à 2 500 degrés. Ça ne laisse aucune chance. Même les dents éclatent sous la pression de la vapeur interne.

Rossi s'accroupit. Ses yeux balayent la zone. Il cherche le détail qui cloche. Le tueur a été méticuleux, mais personne n'est parfait. Pas ici. Pas sous cette lumière.

À deux mètres du corps, près d'un pilier de soutien noirci, un reflet attire son regard. Un éclat métallique, coincé dans une fissure du béton. Rossi sort un stylo de sa poche, écarte délicatement une fine couche de suie.

Un briquet.

Un modèle de collection. Argent massif. L'objet est lourd, anachronique dans ce décor de désolation. Sur la face avant, une gravure profonde : une tête de Maure stylisée, entourée d'un serpent qui se mord la queue.

Rossi sent un froid polaire lui parcourir l'échine malgré la canicule.

Le symbole du *Clan des Salines*.

Une organisation disparue depuis la fin des années 90, décimée lors de la guerre des ports. Un emblème de sang et de silence que l'on croyait enterré sous le goudron du Vieux Port.

— Ne touche à rien, ordonne Rossi. Photographie-moi ça sous tous les angles.

L'ombre des ports

Il ressort du hangar, le souffle court. Il a besoin de distance.

Il regarde vers le nord. La Citadelle de Bastia domine la ville, massive, impénétrable. Les ruelles génoises, là-haut, sont des boyaux où les secrets se transmettent depuis des siècles. En bas, dans les quartiers sud, le vrombissement des T-Max et des grosses cylindrées déchire le silence. Des jeunes en short, sacoques en bandoulière, surveillent les entrées de la ville.

Rossi sort son smartphone. L'écran brille, une lucarne bleue et froide dans cet enfer de poussière.

Une notification Signal. Un message crypté.

« Le feu purifie. Les cendres héritent. »

L'expéditeur est inconnu. Le numéro est masqué par un proxy basé à l'étranger.

La modernité du crime organisé corse : un pied dans le code informatique, l'autre dans la vendetta ancestrale. On tue au phosphore, on communique via Telegram, mais on signe avec un briquet de famille.

Il remonte dans sa voiture. Il allume la radio. Les infos locales parlent déjà d'un « incendie accidentel ». Mensonge. À Bastia, rien n'est accidentel. Même la pluie semble avoir un motif caché.

Rossi démarre. Il traverse le front de mer. Les ferries déchargent leur flot de touristes, ignorants du brasier qui vient de s'éteindre à quelques kilomètres de là. Pour eux, la Corse est une carte postale. Pour Rossi, c'est une partie d'échecs où les pions sont en os.

Le poids de l'histoire

Il s'arrête à un feu rouge près du Palais de Justice. Un bâtiment austère, témoin des échecs successifs de la République à dompter l'île.

Le briquet.

Il ne peut pas s'empêcher d'y penser. Le Clan des Salines était dirigé par les frères Orsini. Ils avaient été balayés par la montée en puissance de la Brise de Mer. On disait qu'aucun d'entre eux n'avait survécu.

Alors, pourquoi maintenant ?

Pourquoi Santini ?

Il reçoit un second message. Une photo, cette fois.

C'est une vue plongeante de sa propre voiture, prise depuis un toit. En temps réel.

Rossi lève les yeux vers les façades décrépies des immeubles génois. Des centaines de fenêtres. Des milliers de cachettes.

Une moto hurle dans une ruelle adjacente. Une accélération brutale. Un bruit de moteur de course, loin des réglages d'usine. Un avertissement.

Il comprend alors que la mort de Santini n'est pas une conclusion.

C'est une inauguration.

Le promoteur immobilier n'était que le premier obstacle d'un projet bien plus vaste.

Un héritage qui ne se compte pas en hectares, mais en cadavres.

Son téléphone vibre à nouveau. Un appel, cette fois. Masqué.

Rossi décroche. Il ne dit rien. Il attend.

À l'autre bout du fil, le silence est habité. On entend seulement le bruit du vent et, au loin, la cloche d'une église de village.

— Commandant Rossi ? dit une voix déformée par un modulateur.

— Qui est à l'appareil ?

— Regardez dans votre boîte à gants.

Rossi, le cœur battant, ouvre le compartiment.

À l'intérieur, posée sur le carnet d'entretien, une vieille photo polaroid, jaunie par le temps.

On y voit son propre père, en uniforme de gendarme, posant fièrement devant le hangar de l'Arinella. C'était il y a trente ans. Il serre la main d'un homme dont le visage a été brûlé à la cigarette.

L'homme porte au doigt une chevalière. Le serpent. La tête de Maure.

— Le passé n'est jamais mort, reprend la voix. Il n'est même pas passé. Bienvenue dans l'héritage, Dumè.

Le signal coupe.

Rossi reste pétrifié. Sa main tremble légèrement sur le volant.

Soudain, une détonation sourde retentit. Derrière lui, au loin, une colonne de fumée noire s'élève de la plage de l'Arinella.

Une seconde explosion.

Le hangar n°4 vient d'être totalement soufflé, effaçant toutes les preuves que la PTS n'avait pas encore collectées.

Rossi regarde le rétroviseur. Dans le reflet, il croit voir l'ombre d'un motard

disparaître derrière l'angle d'une ruelle sombre.

L'enquête n'a pas commencé. La guerre, si.

****CLIFFHANGER : ****

En baissant les yeux sur la photo polaroid, Rossi remarque un détail qu'il n'avait pas vu : au dos, écrit à l'encre rouge, un seul nom : le sien.

Chapitre 2

L'Omerta Administrative

CHAPITRE : L'OMERTA ADMINISTRATIVE

La fumée noire de l'Arinella griffait le ciel bleu cobalt. Une colonne grasse, huileuse, qui empestait le plastique brûlé et le soufre. Dans son rétroviseur, Dumè Rossi vit les premiers gyrophares bleus dévaler le cordon lagunaire. Trop tard. Les pompiers allaient arroser des cendres anonymes. Le Hangar n°4 n'était plus qu'une carcasse de métal tordu, un secret de trente ans volatilisé en deux détonations sèches.

Rossi serra le volant de sa vieille Alfa Romeo. Ses jointures étaient blanches. Sur le siège passager, le Polaroid semblait le brûler. *Dumè.* Son nom, écrit à l'encre rouge, comme une condamnation. Ou une signature.

Il ne resta pas. Si les collègues le trouvaient ici, les questions pleuvraient. Et dans cette ville, les questions sont des balles que l'on finit par prendre.

Il s'engagea dans le dédale de Bastia. La ville transpirait sous un soleil de plomb. La chaleur montait du goudron, épaisse, chargée d'une odeur de maquis calciné portée par le libeccio. Dans les ruelles génoises de la Terra-Vecchia, l'ombre était une illusion. Les façades hautes, décrépies, aux persiennes closes, semblaient se rapprocher.

Derrière lui, le vrombissement d'un T-Max. Un bruit de guêpe métallique. Le motard resta à distance, une silhouette sombre en casque intégral, avant de bifurquer brutalement vers le Vieux Port.

Rossi sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas la chaleur. C'était la traque.

14h15. Annexe de la Mairie, Service de l'Urbanisme.

Le bâtiment sentait la cire froide et le papier vieux. Un contraste violent avec la violence de la plage. Ici, le temps semblait s'être arrêté sous les néons blafards qui grésillaient.

Rossi remonta l'allée, ses pas résonnant sur le linoléum jauni. Il cherchait le dossier Santini. Ange Santini. Le promoteur dont le nom était lié à chaque bloc de béton coulé sur la côte depuis les années 90. Le Hangar n°4 lui appartenait. Sur le papier, du moins.

Derrière le guichet vitré, une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux tirés en un chignon si serré qu'il semblait lui étirer les traits, tapotait sur un clavier préhistorique. Madame Casanova. Trente ans de maison. Elle connaissait chaque permis de construire, chaque arrangement, chaque secret de famille de la Haute-Corse.

— Dumè, fit-elle sans lever les yeux. Tu as mauvaise mine. On dit que ça a sauté à l'Arinella.

— Les nouvelles vont vite, répondit Rossi en posant sa carte de police contre la vitre.

— Bastia est un village, Dumè. Tu le sais.

Il ne releva pas.

— Il me faut les archives foncières du secteur Sud. Dossier Santini. Permis de construire 94-012 à 94-018. Les hangars de la zone artisanale.

La femme s'arrêta de taper. Le silence s'installa, lourd, seulement troublé par le bourdonnement d'une mouche contre la vitre. Elle leva enfin les yeux. Son regard était vide. Une opacité professionnelle.

— C'est impossible.

— Ce n'est pas une demande polie, Marie-Jo. C'est une enquête pour destruction de preuves et association de malfaiteurs.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit-elle d'une voix monocorde. Les dossiers ne sont plus là.

— Comment ça, plus là ? Ils sont numérisés, non ?

Elle esquissa un sourire amer.

— La numérisation a eu un « incident » sur le serveur central hier soir. Un bug magnétique, d'après le service informatique. Et pour les originaux papier...

Elle désigna d'un mouvement de menton une porte entrouverte menant aux archives.

— Le archiviste est passé hier à 17h. Il avait un ordre de transfert pour la Préfecture. « Sensibilité stratégique », paraît-il. Les rayons sont vides, Dumè.

Rossi sentit une décharge d'adrénaline.

— Hier ? Avant l'explosion ?

— Juste avant la fermeture.

L'Omerta administrative. Plus efficace qu'un contrat de la Brise de Mer. On ne tue pas l'enquêteur, on efface le terrain sous ses pieds. On vide la mémoire avant que le crime ne soit commis.

Rossi ressortit sur le parvis. L'écran de son smartphone s'alluma. Une notification de *Signal*. Une messagerie cryptée qu'il n'utilisait jamais.

Un message d'un numéro masqué. Un seul lien vers une archive FTP sécurisée.
Il l'ouvrit.

L'écran bleu de la messagerie afficha une photo en basse résolution. C'était un scan d'un registre manuscrit. Une liste de noms associés à des versements en liquide.
1994.

En bas de la page, une signature qu'il reconnut instantanément. Celle de son père. Le capitaine de gendarmerie Paul Rossi, mort dans un « accident » de montagne trois mois plus tard.

Un nouveau message s'afficha, les lettres défilant lentement :

« Le feu nettoie la surface. L'administration enterre les racines. Mais la terre finit toujours par rejeter les cadavres. »

Soudain, le vrombissement revint. Plus proche.

Rossi leva les yeux. À l'angle de la rue, deux motos de grosse cylindrée venaient de s'arrêter. Les pilotes ne descendirent pas. Ils restèrent là, moteurs tournants, les visières fumées pointées vers lui.

Rossi mit la main à sa ceinture, sous sa veste. Son Sig Sauer était là. Froid. Inutile face à ce qui se jouait. On ne tire pas sur des fantômes administratifs.

Il regagna son Alfa en marchant lentement, sans quitter les motards du regard. Il savait où il devait aller. La Préfecture. Là où les dossiers étaient censés avoir été transférés. Le cœur du labyrinthe.

En s'asseyant dans sa voiture, il sentit quelque chose de dur sous sa cuisse. Il fouilla entre le siège et la console centrale.

Une petite boîte en velours noir.

Il l'ouvrit d'une main tremblante.

À l'intérieur, une chevalière en argent. Identique à celle de la photo de l'Arinella. Le serpent entrelacé autour de la tête de Maure.

Sous la bague, un petit morceau de papier jauni, arraché à un dossier officiel.

C'était un bordereau d'archive de la Préfecture.

****Objet : ** Dossier Santini - Pièces Classifiées.**

****Statut : ** Détruit par ordre préfectoral.**

****Date : ** Demain.**

Le futur était déjà écrit. Les dossiers n'avaient pas été transférés pour être protégés, mais pour être incinérés légalement dans les prochaines vingt-quatre heures.

Rossi démarra en trombe. Le pneu crissa sur les pavés. Les deux motos s'élancèrent à sa suite, telles des ombres mécaniques dans le crépuscule qui commençait à tomber sur Bastia.

Il restait une nuit pour forcer le coffre-fort de l'État. Une nuit pour comprendre pourquoi son père avait signé ce registre. Une nuit pour découvrir pourquoi son propre nom figurait au dos d'une photo prise avant sa naissance.

****CLIFFHANGER : ****

Alors qu'il grillait un feu rouge pour s'engager sur le Boulevard Paoli, son téléphone vibra de nouveau. Ce n'était pas un message. C'était un appel entrant.

L'écran affichait un nom qui fit rater un battement à son cœur. Un nom de l'au-delà.

****"PAUL ROSSI - MOBILE" ****

Son père l'appelait. Trente ans après son enterrement.

Chapitre 3

Le Témoin du Vieux-Port

L'écran du smartphone oscillait entre l'obscurité de l'habitacle et la lueur crue des lampadaires du Boulevard Paoli.

****PAUL ROSSI – MOBILE.****

Le nom brûlait la rétine de son fils. Impossible. Une erreur technique. Un piratage de mauvais goût. Ou un miracle macabre. Rossi sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale, malgré la chaleur étouffante qui pesait sur Bastia. L'odeur de maquis brûlé, portée par un vent d'ouest capricieux, s'engouffrait par la vitre ouverte. Une odeur de fin du monde.

Il décrocha. Il ne dit rien.

À l'autre bout, le silence n'était pas vide. Il était habité. Un souffle court, saccadé, puis le fracas rythmé de vagues venant mourir contre une coque de bois.

Puis, une voix. Pas celle de son père. Une voix de gorge, éraillée par le tabac brun et le sel.

— Rossi. Descends au Vieux-Port. Môle Sud. Sous la grue. Ne tarde pas, le "Corbeau" a déjà pris le large.

La communication coupa.

Rossi écrasa l'accélérateur. La voiture bondit, manquant de percuter une terrasse de café. Derrière lui, les deux motos de grosse cylindrée — des Yamaha MT-09 noires, sans plaques — hurlèrent en synchro. Des ombres mécaniques. Des prédateurs.

Bastia n'était plus une ville, c'était un labyrinthe de pierre génoise saturé d'électricité

statique.

Le Vieux-Port de Bastia.

L'ombre de l'église Saint-Jean-Baptiste surplombait les eaux noires comme une sentinelle fatiguée. Rossi coupa le moteur à cinquante mètres de la jetée. L'odeur changea : le kérosène des hors-bord se mêlait à la mélasse iodée du port.

Au pied de la vieille grue de fer rouillé, une silhouette attendait. Un homme courbé, vêtu d'un ciré jauni malgré la chaleur de plomb qui refusait de quitter les pavés. C'était Petru. Un ancien pêcheur de corail, un type qui connaissait chaque faille de la côte et chaque secret des familles de la Terra-Vecchia.

Rossi sortit de la voiture, les nerfs à vif. Les deux motos s'étaient arrêtées à l'entrée du quai, feux éteints. Ils observaient.

— Petru ? demanda Rossi en s'approchant.

Le vieil homme leva des yeux brouillés par la cataracte. Sa main tremblait.

— Ton père m'a toujours dit que tu aurais ses yeux, Rossi. Mais tu as le regard plus sombre. C'est le métier, j'imagine.

Rossi ignore l'aménité. Le temps pressait.

— Qui a appelé avec son numéro ? Pourquoi maintenant ?

Petru cracha au sol.

— Personne n'a appelé de l'au-delà, petit. C'est un vieux clone de carte SIM. Santini l'avait gardé au chaud pendant trente ans. Il m'a dit : "Le jour où les dossiers brûlent à la préfecture, appelle le fils. Utilise le signal."

Rossi se figea. *Santini.* L'ancien procureur. L'homme qui avait enterré l'affaire de l'incendie des archives en 1994 avant de disparaître de la circulation.

— Où est Santini ?

— Mort. Ce matin. Une "crise cardiaque" dans sa villa d'Erbalunga. Mais avant de partir, il a vu quelque chose. Ou plutôt, il savait ce qui allait arriver.

Petru désigna du doigt l'entrée de la rade, vers le large.

— Il y a vingt minutes. Un hors-bord. Un truc de course, un *Cigarette* noir avec des moteurs hors-bord de 400 chevaux. Pas de feux de navigation. Un type est monté à bord en courant depuis les quais de la capitainerie.

— À quoi il ressemblait ?

— Un homme en noir. Grand. Il bougeait comme un soldat. Il portait un sac étanche, comme ceux des plongeurs du commando Hubert. Il a balancé un truc dans l'eau avant de démarrer, mais il a gardé le plus important.

Le pêcheur fouilla dans sa poche et sortit un objet enveloppé dans un morceau de filet de pêche. Il le tendit à Rossi.

C'était une clé USB. Un modèle renforcé, en titane gris, marquée d'un sceau que Rossi reconnut immédiatement : celui des services de renseignement intérieur, version déclassée.

— Santini me l'a confiée "au cas où", murmura Petru. Il disait que si les archives de la préfecture disparaissaient, la vérité n'existerait plus que sur ce bout de métal. Il appelait ça "L'Héritage des Cendres".

Rossi prit la clé. Elle était froide. Mortelle.

— Pourquoi me la donner à moi ?

— Parce que ton nom est le premier fichier du répertoire, Rossi. Et parce que l'homme en noir que j'ai vu partir... il avait la même démarche que ton père.

Le cœur de Rossi cogna contre ses côtes. Un choc électrique.

— C'est impossible. Mon père est mort au milieu du maquis en 94. J'ai vu le cercueil.

— En Corse, le bois des cercueils est parfois plus lourd que ce qu'il y a dedans, grinça le vieux.

Soudain, le silence du port fut brisé par un hurlement de métal.

Les deux motos à l'entrée du quai venaient de démarrer. Elles fonçaient maintenant vers eux, les optiques LED déchirant l'obscurité. Les pilotes étaient penchés sur leurs réservoirs, une main quittant le guidon pour plonger sous leurs blousons.

— Casse-toi ! hurla Petru en poussant Rossi vers sa voiture.

Rossi ne se le fit pas dire deux fois. Il sauta dans l'habitacle, ficha la clé USB dans le port du tableau de bord. L'écran tactile de la berline s'illumina d'un bleu électrique violent.

[SYSTÈME CRYPTÉ - PROTOCOLE AES-256]

[ENTREZ LA CLÉ DE DÉCRYPTAGE]

Rossi enclencha la marche arrière alors que la première moto arrivait à sa hauteur. Il vit le canon d'un pistolet mitrailleur MP5 sortir de la veste du motard.

— La date... souffla Rossi. La date de la photo !

Il tapa frénétiquement sur l'écran tactile : **12-05-94**.

Le premier motard ouvrit le feu. Les vitres latérales de la voiture explosèrent en mille éclats de cristal. Rossi se jeta sur le siège passager, le pneu arrière de la voiture mordant le bord du quai dans un dérapage désespéré.

L'écran changea. Le bleu vira au vert.

[ACCÈS AUTORISÉ]

[CHARGEMENT DU DOSSIER : PROJET "PHÉNIX"]

Une liste de noms défila à une vitesse folle. Des politiciens. Des chefs de clan. Des agents de l'État. Et tout en bas, une photo scannée, jaunie par le temps.

C'était la photo qu'il possédait. Celle prise avant sa naissance. Mais cette fois, elle était entière.

On y voyait son père, Paul Rossi, debout devant la préfecture de Bastia. Il n'était pas seul. Il tenait la main d'un homme dont le visage avait été brûlé sur l'original, mais qui apparaissait ici avec une clarté terrifiante.

Rossi redressa la voiture, évita une rafale qui cribla sa portière et accéléra vers la sortie du port, les motos toujours à ses trousses. Il jeta un œil rapide à l'écran avant de se concentrer sur la route.

L'homme aux côtés de son père sur la photo n'était autre que l'actuel Préfet de Haute-Corse.

Et derrière eux, à l'arrière-plan, un jeune homme de vingt ans regardait l'objectif avec un sourire de prédateur.

Rossi manqua de lâcher le volant.

Le jeune homme sur la photo de 1994, c'était lui.

C'était Rossi.

Mais en 1994, Rossi n'avait que cinq ans.

****CLIFFHANGER : ****

Alors qu'il s'engouffrait dans le tunnel sous le Vieux-Port pour semer ses poursuivants, une notification apparut sur l'écran de la voiture, superposée au dossier crypté.

Une localisation GPS venait de s'activer sur la clé USB.

Un point rouge clignotait au milieu de la mer Tyrrhénienne, s'éloignant à grande vitesse vers l'Italie.

L'identifiant du signal s'afficha en lettres capitales :

****"SUIVEZ-MOI, MON FILS."****

Chapitre 4

La Piste du Clan Orsini

Le tunnel du Vieux-Port de Bastia n'est pas un refuge. C'est un tube de béton de neuf cents mètres où le son se multiplie, se fragmente et vous oppresse.

Rossi rétrograda en seconde. Le moteur de l'Alfa Romeo poussa un hurlement métallique. Derrière, les deux Yamaha T-Max collaient à son pare-chocs, les optiques LED perçant l'obscurité comme des yeux de requins. Des étincelles jaillirent : une nouvelle rafale de pistolet-mitrailleur.

Mais Rossi ne regardait plus le rétroviseur. Ses yeux étaient rivés sur la console centrale.

****"SUIVEZ-MOI, MON FILS."****

Les mots brûlaient l'écran. Et cette photo. Ce visage de 1994. Son propre visage, âgé de vingt ans, alors qu'à cette époque, il jouait encore aux billes dans la cour d'une école de Cardo. Une impossibilité biologique. Une faille dans la réalité.

— C'est pas possible, souffla-t-il, la gorge nouée par l'odeur de l'ozone et du caoutchouc brûlé.

Il écrasa l'accélérateur. Le point rouge sur la carte filait vers le large, une trajectoire rectiligne vers l'île d'Elbe, puis l'Italie. Mais avant de prendre la mer, il y avait une étape. Une anomalie dans le dossier crypté qui venait de s'ouvrir partiellement : une série de coordonnées géographiques pointant vers les hauteurs de Bastia.

Le quartier de Poggiolo. Le fief du clan Orsini.

1. L'odeur de la traque

Rossi émergea du tunnel dans un dérapage contrôlé, manquant de percuter un bus de la ville. Il bifurqua brusquement à droite, s'engageant dans les ruelles génoises qui grimpent vers la citadelle. Les motos, gênées par l'étroitesse de la voie, perdirent du terrain.

Il abandonna la voiture dans un renforcement de pierre sèche, le moteur cliquetant sous la chaleur. Il n'avait pas le choix. Il devait comprendre le lien entre cette photo et les Orsini.

Le soleil de plomb de quatorze heures écrasait la ville. L'air vibrait. Dans le maquis environnant, les arbousiers et les cistes dégageaient cette odeur lourde, poivrée, presque suffocante. Rossi monta à pied, son Sig Sauer P226 pesant contre sa hanche.

Sur son téléphone, le dossier crypté "ANNEXE-ORSINI" affichait des relevés bancaires. Des virements massifs provenant d'un compte offshore vers une société de transport appartenant à Marco Orsini, le patriarche du clan. Le motif des virements : *« Maintenance Patrimoine 1994 »*.

La même année. Toujours cette date.

2. L'assaut silencieux

La villa des Orsini était une forteresse de granit gris, nichée au bout d'un chemin de terre rouge. Pas de caméras visibles, mais Rossi savait que les capteurs thermiques étaient dissimulés dans les oliviers centenaires.

Il ne frappa pas à la porte. Il attendit.

Vingt minutes plus tard, le vrombissement d'un convoi de la BRI (Brigade de Recherche et d'Intervention) déchira le silence. Rossi avait passé l'appel anonyme dix minutes plus tôt, balançant les coordonnées d'une cache d'armes "imminente". Il avait besoin que la police d'élite défonce la porte pour lui.

L'assaut fut chirurgical.

— Police ! Tout le monde au sol !

Les vitres explosèrent. Les grenades assourdissantes saturèrent l'air de magnésium. Rossi, profitant du chaos et de sa connaissance des lieux, se glissa par une fenêtre de la buanderie. Il portait un brassard "POLICE" ramassé dans son coffre. Personne ne l'interrogea. L'urgence est le meilleur des camouflages.

L'odeur de la poudre envahit le salon luxueux. Au milieu de la pièce, Marco Orsini, soixante-dix ans, le visage buriné par les embruns et les compromis, était plaqué au sol.

— Vous faites une connerie, grogna le vieux lion, la joue contre le marbre. Vous ne savez pas chez qui vous êtes.

— On sait très bien, Marco, répondit un capitaine de la BRI en ouvrant une trappe dissimulée sous un tapis persan.

Le capitaine s'immobilisa. Rossi, derrière lui, retint son souffle.

La trappe ne contenait pas de drogue. C'était un arsenal de guerre. Des fusils d'assaut HK416 neufs, encore sous plastique. Des caisses de munitions de 5.56 mm. Et, plus étrange, des brouilleurs de signaux GPS de qualité militaire, du matériel que même l'armée française peinait à obtenir.

3. Le mensonge du Patriarche

Rossi s'approcha de Marco Orsini alors que les agents commençaient l'inventaire. Il s'accroupit, saisissant le vieux par le col, loin des regards.

— Le meurtre du quai sud, Marco. Pourquoi ton nom est partout dans le fichier ?

Orsini cracha un filet de sang et fixa Rossi. Ses yeux s'agrandirent. Il ne vit pas un flic. Il vit un fantôme.

— Toi... balbutia le vieillard. C'est pas possible. Tu devrais être mort. Ou vieux.

Rossi serra davantage le col.

— De quoi tu parles ? La photo de 1994. Mon père. Le Préfet. Et l'homme qui me ressemble. Qui est-ce ?

Marco Orsini eut un rire rauque, qui se transforma en quinte de toux.

— Ton père était un génie ou un fou, Rossi. Il a passé un accord avec nous pour stocker ce matos. Mais pour le meurtre ? On n'y est pour rien. On ne tue pas les nôtres. Les Santini et les Orsini se détestent, mais on respecte le sang.

— Les indices disent le contraire, répliqua Rossi. L'arme du crime a été tracée jusqu'à une de vos planques à Biguglia.

— Alors on nous a piégés ! rugit Orsini. Regarde ces armes, petit ! Ce sont des armes de défense. On attendait quelqu'un. On attendait "Le Revenant".

— Qui ?

— Celui qui t'a envoyé cette photo. Celui qui utilise ton visage pour nettoyer le passé.

Un cri retentit depuis le sous-sol.

— Capitaine ! On a un problème ! Venez voir ça !

4. La chambre froide du passé

Rossi suivit les agents dans une pièce cachée derrière la salle d'armes. Une pièce climatisée à l'extrême, maintenue à 16 degrés.

Il n'y avait pas d'armes ici. Juste des archives. Des centaines de boîtes de diapositives et de bobines 16mm. Sur chaque boîte, une étiquette : *PROJET JANUS - 1990/1995*.

Rossi s'approcha d'une table lumineuse. Il saisit une diapositive au hasard. Son cœur manqua un battement.

C'était une série de clichés médicaux. Des échographies. Des scans cérébraux. Et en bas de chaque document, une signature qu'il aurait reconnue entre mille : celle de sa mère, neurologue disparue dans un accident de voiture en 1996.

Mais ce n'était pas le pire.

Au fond de la pièce, un écran d'ordinateur s'alluma brusquement, déclenché par un capteur de mouvement. La carte de la mer Tyrrhénienne apparut. Le point rouge — le signal "SUIVEZ-MOI" — s'était arrêté.

Il ne bougeait plus. Il était stationnaire, à mi-chemin entre Bastia et Livourne.

Une nouvelle ligne de texte s'afficha, en lettres vertes de terminal informatique :

**"LES ORSINI ÉTAIENT LES GARDIENS, PAS LES BOURREAUX.

L'HÉRITAGE N'EST PAS DANS LES ARMES, ROSSI. IL EST DANS TON ADN. RENDEZ-VOUS AUX COORDONNÉES. LA VÉRITÉ A BESOIN D'UN VAISSEAU."**

Soudain, une détonation sourde ébranla la villa.

CLIFFHANGER :

Rossi se précipita vers la fenêtre. À l'extérieur, les véhicules de la BRI venaient d'exploser simultanément, créant un mur de feu qui encerclait la propriété.

Dans le ciel, le bourdonnement d'un drone de combat se fit entendre. Ce n'était pas la police. Ce n'était pas les Orsini.

Le téléphone de Rossi vibra dans sa poche. Un SMS d'un numéro masqué :

"Vérifie la cicatrice derrière ton oreille gauche. Celle que tu penses avoir eue en tombant de vélo à six ans. Compare-la au code-barres sur la boîte de diapositive n°04."

Rossi porta la main à sa nuque, ses doigts tremblants effleurant la petite marque cutanée. Au même moment, le drone inclina ses ailes, verrouillant la villa.

Le premier missile air-sol fut tiré.

Chapitre 5

Le Décryptage du Grand Bleu

****CHAPITRE : LE DÉCRYPTAGE DU GRAND BLEU****

Le monde bascula dans un hurlement de métal déchiré.

L'impact ne fut pas une explosion, mais une onde de choc solide qui souleva Rossi du sol. Le premier missile air-sol pulvérisa l'aile ouest de la villa. La pierre ancestrale, celle que les Orsini croyaient éternelle, se mua en un nuage de poussière calcaire et de débris incandescents.

Rossi roula sur le carrelage brûlant, les poumons saturés de particules fines. Ses oreilles sifflaient, un cri aigu et continu qui masquait les craquements de la charpente. Il serra la clé USB dans sa main droite jusqu'à s'en entamer la paume.

Le drone. Un prédateur silencieux, un spectre de carbone dans le ciel bleu de Corse. Ce n'était pas un jouet de surveillance. C'était un exécuteur.

— Bouge, ordonna-t-il à lui-même. Bouge ou crève.

Il se redressa, chancelant. Derrière lui, le mur de feu des véhicules de la BRI agissait comme une barrière thermique, empêchant toute retraite par la route principale. Le maquis, à l'extérieur, commençait à s'embraser. L'odeur était insupportable : un mélange de gomme brûlée, de chair roussie et de cette fragrance amère d'immortelles carbonisées par le napalm.

Rossi se jeta vers l'escalier dérobé qui menait aux caves. Il connaissait cette demeure

par les récits de son père, mais il ne l'avait jamais arpentée en tant que cible. Il descendit les marches quatre à quatre, sentant la chaleur irradier à travers les murs.

Dans l'ombre fraîche de la cave voûtée, il trouva ce qu'il cherchait. Une porte en fer forgé, vestige des anciennes fortifications génoises. Il la déverrouilla d'un coup d'épaule. Un tunnel. Un boyau étroit débouchant sur le sentier des douaniers, à flanc de falaise.

Trente minutes plus tard, Bastia n'était plus qu'une silhouette de granit et de sel.

Rossi filait à travers les ruelles du quartier de Terra-Vecchia sur une vieille Ducati 900 SS dérobée dans un garage de fortune. Le moteur bicylindre rugissait, un son de tonnerre répercuté par les façades ocre et décrépies. Il évitait les grands axes. La ville était en état d'alerte. Des sirènes déchiraient le calme de l'après-midi.

Il s'arrêta dans une ruelle borgne, à l'ombre du Vieux Port. L'humidité de l'eau de mer se mêlait à l'odeur de gasoil des chalutiers. Il entra dans une échoppe de réparation navale "Marini & Fils". À l'arrière, une pièce aveugle. Trois moniteurs, une architecture réseau artisanale mais blindée. Son sanctuaire.

Rossi connecta la clé USB. Son cœur battait au rythme des lignes de code qui défilaient sur l'écran.

Accès refusé.

Accès refusé.

Entrez la clé biométrique.

Rossi repensa au SMS. Sa main trembla lorsqu'il porta la boîte de diapositives n°04 sous la lampe à infrarouge. Sur le rebord en carton de la diapositive, un

micro-code-barres, invisible à l'œil nu. Il utilisa un scanner haute résolution.

L'image apparut sur l'écran. Une suite de chiffres et de lettres, entrecoupée de séquences protéiques.

— Ce n'est pas un mot de passe, murmura-t-il. C'est une séquence ADN.

Il prit une aiguille stérilisée, piqua le bout de son index et pressa la goutte de sang sur le lecteur biométrique du clavier qu'il avait modifié des années plus tôt.

L'écran vira au bleu électrique. Le "Grand Bleu".

Ce qui apparut sur les moniteurs fit s'effondrer les dernières certitudes de Rossi.

La clé ne contenait pas seulement des noms. Elle contenait une architecture financière monstrueuse. Le "Plan Littoral 2030", un projet de protection de l'écosystème marin financé à hauteur de 450 millions d'euros par l'Union Européenne, n'était qu'une façade.

L'argent n'allait pas aux récifs artificiels ou à la dépollution des eaux corses.

Les flux financiers, cryptés via des banques aux Bahamas et à Singapour, étaient réinjectés dans une nébuleuse baptisée **"L'Héritage"**. Une entité hybride, à mi-chemin entre la loge maçonnique et le syndicat du crime.

Le but ? Le financement de "Sphinx", une chaîne de casinos clandestins flottants. Des navires de luxe immatriculés hors des eaux territoriales, ancrés à la limite des 12 milles nautiques, échappant à toutes les juridictions. Des bordels de haute mer où les secrets des politiciens européens se négociaient entre deux mains de poker.

Rossi fit défiler les fichiers. Une liste de noms apparut. Préfets, députés, mais aussi des figures de proue du nationalisme corse. Tous étaient à la solde de l'Héritage.

Mais le plus terrifiant restait à venir.

Rossi ouvrit le dossier nommé "PROJET VAISSEAU". À l'intérieur, une série de rapports médicaux datés de 1988, l'année de sa naissance. Son nom y figurait : *Sujet Rossi, A. – Prototype 04.*

Il porta la main à sa nuque. La cicatrice.

Il se saisit d'un miroir de poche et de la diapositive n°04. Il ajusta l'angle de la lampe. La cicatrice derrière son oreille n'était pas une trace de chute de vélo. C'était une incision chirurgicale. Sous la peau, une légère boursouffure dessinait une forme géométrique exacte : le même code-barres que sur la boîte de diapositives.

Un frisson glacial parcourut son échine. Il n'était pas seulement le fils d'un policier ou l'héritier d'une lignée de gardiens. Il était une archive vivante. Son ADN servait de clé de chiffrement physique pour les comptes les plus sombres de l'Héritage.

Soudain, l'écran bleu se mit à clignoter en rouge.

ALERTE : LOCALISATION GPS ACTIVÉE.

ÉMETTEUR : SOUS-CUTANÉ.

Rossi comprit instantanément. En activant la clé USB avec son sang, il avait réveillé la puce dormante dans sa propre nuque. Il venait de crier sa position au drone qui, quelque part dans le ciel bastiais, virait déjà pour revenir sur sa cible.

Dehors, le vrombissement des motos reprit. Ce n'était pas le bruit d'une seule

machine, mais d'une meute. Une dizaine de grosses cylindrées entraient dans la ruelle du port, bloquant toutes les issues.

Rossi déconnecta la clé USB d'un geste sec. Il saisit son Glock 17, vérifia le chargeur. Son reflet dans l'écran noir du moniteur lui parut étranger. Il n'était plus un homme. Il était une arme de stockage de données.

Un coup sourd retentit contre la porte métallique de l'échoppe. Puis un silence pesant, interrompu par la voix rauque d'un homme, amplifiée par un mégaphone.

— Rossi ! Sortez avec la clé. L'Héritage ne réclame que ce qui lui appartient. Ne forcez pas les Orsini à finir le travail du drone.

Rossi ne répondit pas. Il regarda la diapositive n°04 une dernière fois. Au dos, une mention manuscrite à l'encre de Chine : *"Ton père ne t'a pas caché la vérité. Il t'a caché le monde."*

Il ramassa un bidon d'essence, en arrosa les serveurs et les moniteurs. Il craqua une allumette. Le sanctuaire s'embrasa.

Il se dirigea vers la sortie de secours, celle qui donnait directement sur les eaux noires du port. Il plongea.

CLIFFHANGER :

Alors qu'il émergeait entre deux coques de bateaux, Rossi vit les hommes en noir investir l'échoppe en flammes. Mais ce ne fut pas eux qui attirèrent son attention.

À quelques mètres de lui, flottant silencieusement sur l'eau, un yacht de luxe de soixante mètres venait de couper ses feux de position. Sur la proue, en lettres d'or, un nom : ****LE GRAND BLEU****.

La passerelle s'abaissa lentement. Une silhouette familière se tenait là, une canne à la main, l'attendant dans l'ombre du pont.

— Monte, Rossi, dit la silhouette. Le drone ne tirera pas sur son propre propriétaire.

C'était la voix de son père. Celui qu'il avait enterré vingt ans plus tôt.

Chapitre 6

L'Exécution du Témoin

CHAPITRE : L'EXÉCUTION DU TÉMOIN

Bastia transpire. Une sueur acide, chargée de l'odeur du maquis carbonisé qui redescend des collines de Cardo. Le Libeccio s'est levé, mais il n'apporte aucune fraîcheur. Il ne fait que transporter les cendres du sanctuaire que Rossi a sacrifié.

À l'étroit dans la cellule n°4 du commissariat de la rue de la Marine, Toussaint Luciani ne sent pas le vent. Il sent la peur. Une peur primale, métallique.

Toussaint est un pêcheur. Ses mains sont des cartes de géographie, labourées par le sel et le nylon. Il n'aurait jamais dû être là. Il n'aurait jamais dû lever les yeux de ses filets, cette nuit-là, sur le quai du Fango. Il a vu les ombres. Il a vu les silhouettes en noir sortir de l'eau comme des spectres hydrofuges. Il a surtout vu le visage de celui qui les dirigeait.

Un visage qu'il connaissait. Un visage censé appartenir aux morts.

11:42 – Le Commissariat de Bastia

Le capitaine Mattei se frotta les yeux. Devant lui, l'écran bleu de sa messagerie cryptée « Granite » clignotait. Un message de la préfecture. Encore des questions sur l'incendie du port.

En bas, dans les ruelles génoises, le vrombissement d'une Yamaha T-Max déchira le silence. Le son résonna contre les façades décrépites, un bourdonnement agressif qui s'éteignit brusquement près de l'entrée latérale du poste.

Mattei se leva pour prendre un café. La machine, une vieille Jura qui fuyait, crachait un liquide noir et huileux.

— Il a parlé ? demanda une voix derrière lui.

Mattei sursauta. C'était le lieutenant Bruni. Un gosse de vingt-six ans, formé à l'école de la cybersécurité, le regard toujours fixé sur son smartphone.

— Luciani ? Non. Il tremble comme une feuille de châtaignier. Il veut voir un prêtre avant de voir un avocat. Il prétend avoir vu un fantôme.

— Les fantômes ne posent pas de bombes, Mattei.

— Va lui porter ça, dit Mattei en tendant un gobelet en plastique fumant. On va essayer la méthode douce. Si on ne sécurise pas son témoignage avant ce soir, les avocats de la partie civile vont le mettre en pièces.

Bruni prit le café. Il ne portait pas de gants. Ses empreintes marquèrent le plastique chaud.

11:55 – La Cellule

Toussaint Luciani était assis sur le banc en béton. L'ampoule nue au plafond grésillait. 50 hertz de torture auditive.

La porte blindée grinça. Bruni entra.

— Tiens, Toussaint. Bois ça. Ça va te calmer les nerfs.

Le pêcheur leva des yeux vitreux. Ses lèvres étaient gercées.

— Je ne peux pas rester ici, murmura-t-il. Ils savent. Ils savent que je sais.

— Qui, Toussaint ? Les hommes du port ?

Le vieil homme saisit le gobelet de ses deux mains tremblantes. La chaleur du liquide sembla le rassurer un instant.

— Pas des hommes. Des démons. Et celui qui commande... Rossi père était un ange à côté de lui.

Toussaint porta le gobelet à ses lèvres. Il but une longue gorgée. Le café était amer, avec un arrière-goût persistant de brûlé, presque chimique.

— Merci, petit, dit-il en reposant le gobelet.

Bruni sourit. Un sourire étrange. Trop symétrique.

— De rien, Toussaint. Repose-toi. Le trajet va être long.

La porte se referma. Le verrou claqua. Un bruit sec, définitif.

Toussaint ferma les yeux. Dix secondes plus tard, son diaphragme se bloqua. Un spasme violent lui tordit la colonne vertébrale. Il voulut appeler, mais l'oxygène ne parvenait plus à ses poumons. Ses mains grattèrent désespérément la pierre froide du mur. Ses ongles s'arrachèrent.

Pas de cri. Juste le silence de l'asphyxie cellulaire.

14:15 – L'Institut de Médecine Légale (IML)

L'odeur était différente ici. Le formol remplaçait le maquis.

Le docteur Claire Moretti ajusta ses lunettes de protection. Devant elle, le corps de Toussaint Luciani semblait minuscule sur la table d'innox.

— Pas de traces de lutte. Pas d'ecchymoses. Pas de marques d'injection, nota-t-elle dans son dictaphone.

Mattei était debout dans un coin, le visage blême.

— Il a fait une crise cardiaque, docteur. C'est évident. Le stress, l'âge...

— Ne faites pas mon travail, Mattei. Et ne vous fiez jamais aux évidences.

Elle pratiqua une incision en Y. Les gestes étaient précis, rituels. Quand elle atteignit l'estomac, elle s'arrêta. Une odeur d'amande amère monta dans la pièce.

— Cyanure ? demanda Mattei.

— Trop grossier. Le cyanure colore le sang en rouge vif. Ici, le sang est sombre, presque noir. Trop visqueux.

Elle préleva un échantillon de liquide gastrique et l'injecta dans le spectromètre de masse. L'appareil ronronna. Sur l'écran, des pics de fréquence apparurent. Des

molécules complexes.

Le visage de Claire se figea.

— C'est quoi ?

— De l'Aconitine synthétique, couplée à un inhibiteur de cholinestérase de quatrième génération. C'est une signature, Mattei.

— Une signature de qui ?

— Ce n'est pas un poison de voyou. Ce n'est même pas un poison de la Brise de Mer ou du Petit Bar. C'est une formule militaire. Un composé utilisé pour les "opérations de nettoyage" par les services de renseignement. Plus précisément, une variante de ce que les Russes appellent le *Novitchok*, mais modifié pour être indétectable lors d'un examen toxicologique standard.

Elle se tourna vers Mattei, son regard chargé d'une gravité nouvelle.

— Pour isoler cette molécule, j'ai dû forcer les protocoles. Si je n'avais pas eu un doute sur la rigidité cadavérique précoce, on aurait conclu à une rupture d'anévrisme.

Mattei sentit un froid glacial l'envahir malgré la canicule.

— Le café, murmura-t-il. C'est Bruni qui lui a apporté le café.

— Allez vérifier les caméras de surveillance, Mattei. Vite.

14:45 – Salle de contrôle du Commissariat

Mattei tapa frénétiquement sur le clavier. Il remonta l'enregistrement de la matinée. 11h50.

L'image était granuleuse. On y voyait le couloir des cellules. Bruni apparaissait à l'écran, tenant le gobelet. Mais au moment où il passait devant la cellule 4, l'image se brouilla. Des lignes de pixels horizontales mangèrent l'écran. Un "glitch" numérique parfait.

— C'est pas possible, jura Mattei.

Il zooma sur le reflet de la vitre du bureau de garde. Dans le reflet, on voyait Bruni. Ou plutôt, on voyait l'homme qui portait l'uniforme de Bruni.

L'homme ne regardait pas la caméra. Il regardait sa montre. Une montre de luxe, une *Panerai Luminor* à cadran noir. Un détail qui ne collait pas avec le salaire d'un lieutenant de vingt-six ans.

L'homme retira son gant après avoir fermé la cellule. Sur son poignet, juste sous la montre, Mattei vit un tatouage : une ancre stylisée entrelacée d'un serpent. L'emblème des "Nageurs de l'Ombre", une unité de mercenaires d'élite disparue officiellement en 1995.

Mattei décrocha son téléphone de service.

— Ici Mattei. Alerte générale. Localisez le lieutenant Bruni. Immédiatement !

— Capitaine ? répondit l'opératrice. Le lieutenant Bruni ne travaille pas aujourd'hui. Il est en congé maladie depuis trois jours. C'est son remplaçant de la brigade de réserve qui était de service ce matin.

— Quel remplaçant ? Quel est son nom ?

— Un certain... Marc Rossi, capitaine.

Mattei laissa tomber le combiné. Le plastique heurta le sol avec un bruit sourd.

15:00 – Le Port de Bastia

Rossi — le vrai, celui qui venait d'émerger des eaux — observait la scène depuis le pont du *Grand Bleu*. Le yacht de soixante mètres glissait silencieusement vers le large, ses moteurs hybrides ne laissant aucun sillage derrière eux.

À ses côtés, l'homme à la canne regardait la ville s'éloigner. Son père. Plus vieux, les traits marqués par une chirurgie reconstructive évidente, mais les mêmes yeux d'acier.

— Tu as fait le ménage ? demanda Rossi, la voix rauque.

— Ce qui devait être fait a été fait, répondit le vieil homme sans le regarder. Le pêcheur était un témoin gênant. Mattei est un bon flic, mais il joue à un jeu dont il ne connaît pas les règles.

— Pourquoi maintenant ? Pourquoi revenir après vingt ans ?

Le père de Rossi se tourna enfin vers lui. Il pointa sa canne vers l'horizon, là où la silhouette de l'île d'Elbe commençait à se dessiner dans la brume de chaleur.

— Parce que l'Héritage des Cendres ne concerne pas seulement Bastia, mon fils. Le sanctuaire que tu as brûlé n'était qu'un nœud parmi d'autres. La toile couvre toute la Méditerranée.

Soudain, le téléphone satellite de Rossi vibra. Un message unique, provenant d'une source anonyme.

"Le témoin est mort. La phase 2 commence. Bienvenue à bord, héritier."

Rossi leva les yeux vers son père. Il comprit alors que le yacht n'était pas un refuge. C'était une prison dorée. Et la silhouette familière à ses côtés n'était peut-être pas là pour le sauver, mais pour s'assurer qu'il reprenne le flambeau du chaos.

À l'arrière du yacht, sous la ligne de flottaison, une trappe se referma. Un drone sous-marin venait de s'y arrimer, rapportant avec lui les données cryptées extraites du commissariat de Bastia.

CLIFFHANGER :

Le père de Rossi posa une main sur l'épaule de son fils. Son contact était brûlant.

— Regarde bien la côte, Rossi. C'est la dernière fois que tu vois Bastia comme un homme libre.

Il appuya sur un bouton de sa canne. Un panneau secret s'ouvrit dans le salon de pont, révélant une rangée d'écrans affichant en temps réel les flux vidéo de toutes les caméras de surveillance de la ville.

Sur l'écran central, on voyait Mattei, au milieu du commissariat, entouré d'hommes en uniformes tactiques noirs qui ne ressemblaient en rien à la police française.

— Ils ne sont pas là pour t'arrêter, murmura le père. Ils sont là pour me demander tes ordres.

Rossi comprit avec horreur : son père n'était pas revenu d'entre les morts pour l'aider. Il était revenu pour lui livrer une armée qu'il n'avait jamais demandée.

Chapitre 7

L'Infiltré des Douanes

Le soleil de Bastia n'éclairait pas. Il jugeait.

À travers les vitres blindées du commissariat, la lumière de quatorze heures tombait comme un couperet sur les dalles de linoléum. L'air était saturé d'une odeur de poussière chaude et de café brûlé. Mattei restait immobile au centre de l'open-space. Autour de lui, le temps s'était figé.

Les hommes en noir — l'unité tactique que le père de Rossi venait de revendiquer par écran interposé — ne bougeaient pas d'un cil. Ils n'étaient pas de la police. Trop bien équipés. Trop calmes. Leurs fusils d'assaut HK416 étaient portés bas, en position de repos dynamique. Des mercenaires en plein cœur de la République.

Le portable de Mattei vibra dans sa poche. Un signal court. Une impulsion numérique qui déchira sa paralysie.

L'heure tourne. Le Vieux Port. Quai sud. Sous l'ombre des grues.

Mattei rangea son téléphone. Il croisa le regard d'un des hommes en noir. Le visage du type était un masque d'indifférence professionnelle. Mattei passa devant lui. Personne ne l'arrêta. Son grade, son badge, son arme... tout cela n'était plus qu'un costume de théâtre. La ville avait changé de propriétaire en un battement de cils.

Il enfourcha sa Triumph Scrambler. Le moteur rugit, un grondement rauque qui

ricocha contre les façades ocre de la rue de la Poste.

Bastia défilait comme un film surexposé. Les ruelles génoises, étroites et sombres, exhalaient des effluves de linge humide et de friture, brusquement balayées par des bouffées de maquis incendié. Quelque part sur les hauteurs du Pigno, les flammes dévoraient la bruyère, envoyant une pluie de cendres grises sur les toits de lauze.

Il accéléra. Le pneu arrière décrocha légèrement sur les pavés polis par les siècles de la Terra Vecchia. Mattei pilotait à l'instinct, évitant les touristes hagards et les livreurs en double file. Il avait besoin de réponses. Pas celles des rapports officiels que l'on caviardait en haut lieu, mais la vérité brute, celle qui pue la vase et le gasoil.

Le Vieux Port apparut. Une forêt de mâts oscillant sous l'effet d'un libeccio naissant.

Il coupa le contact près des anciens hangars des douanes. Le silence qui suivit fut oppressant, seulement troublé par le clapotis de l'eau contre la coque des chalutiers.

— Tu as deux minutes de retard, Mattei.

L'homme était assis sur une bite d'amarrage, une cigarette roulée au coin des lèvres. Jean-Christophe Santucci. Trente ans de service aux Douanes, un foie en lambeaux et une mémoire qui valait plus que tout le coffre-fort de la Banque de France.

— Les routes sont encombrées, répondit Mattei en s'approchant. Et le commissariat est envahi par une armée privée.

Santucci cracha un filet de fumée grise. Ses yeux, bordés de rides profondes, scrutaient l'horizon où le ferry de la Corsica Linea entamait sa manœuvre de sortie.

— Ce ne sont pas des mercenaires ordinaires, dit le douanier. Ce sont des "facilitateurs". Ton enquête sur "L'Héritage"... tu cherches au mauvais endroit. Tu

cherches des cagoules et des fusils à pompe dans les bergeries. Tu es un romantique, Mattei. C'est ton défaut.

Mattei se rapprocha, le visage durci par l'impatience.

— Éclaire-moi, Santucci. Mon père est revenu d'entre les morts et il tient la ville dans sa main. C'est quoi, "L'Héritage" ? Une nouvelle branche de la Brise de Mer ?

Santucci laissa échapper un rire sec, sans joie. Il sortit une tablette de son sac en bandoulière. L'écran bleu de la messagerie cryptée *Delta* illumina ses traits fatigués.

— Le crime organisé à l'ancienne, c'est fini. Les cadavres dans les coffres de voiture, ça fait trop de bruit, ça fait fuir les investisseurs. "L'Héritage", ce n'est pas un clan. C'est un consortium.

Il fit défiler des documents. Des schémas complexes, des organigrammes qui ressemblaient à des toiles d'araignée.

— Regarde ça, continua Santucci. "L'Héritage", c'est l'alliance sacrée du béton et du bulletin de vote. D'un côté, les plus gros entrepreneurs du BTP de l'île. De l'autre, trois maires de communes stratégiques et deux conseillers territoriaux. Et au milieu ? Des holdings basées au Luxembourg qui injectent de l'argent propre dans des projets de complexes hôteliers "écologiques" sur le littoral.

Mattei parcourut les noms. Son sang se glaça. Des figures publiques. Des hommes qu'il croisait au café, des entrepreneurs qui posaient en photo pour l'inauguration des crèches.

— Ils ne vendent pas de la drogue, murmura Mattei.

— Pourquoi s'emmerder avec de la blanche ? On gagne dix fois plus avec des permis

de construire sur des zones protégées, rétorqua Santucci. Ils achètent le foncier pour rien, ils brûlent ce qui dépasse — d'où l'odeur de maquis ce matin — et ils reconstruisent avec des subventions européennes. C'est le crime parfait. Le profit est légal, la violence est sous-traitée.

Santucci tapa sur un dossier spécifique marqué d'un sceau rouge.

— Ton père, Mattei... Il n'est pas le chef. Il est le *Garant*. Celui qui s'assure que les politiciens ne trahissent pas les entrepreneurs, et que les entrepreneurs versent leur quote-part au fond commun. Il est le ciment de cette horreur. L'armée que tu as vue au commissariat ? Elle est payée par une taxe occulte sur chaque mètre cube de béton coulé en Corse.

Soudain, le vrombissement d'un moteur se fit entendre. Pas une moto. Un drone.

Haut dans le ciel azur, une petite tache noire stationnait, parfaitement immobile.

— On nous surveille, dit Mattei en portant la main à son holster.

— Ils nous surveillent depuis le début, soupira Santucci. Mais il y a pire. J'ai intercepté un transfert de données cryptées du commissariat vers un serveur offshore juste avant que tu n'arrives. Quelqu'un a téléchargé ton dossier personnel. Tout. Tes planques, tes indic, et surtout... l'identité du témoin protégé que tu caches à l'Ile-Rousse.

Mattei sentit une décharge d'adrénaline pure. "L'Héritage" n'était pas seulement une organisation de corruption. C'était une machine à broyer les obstacles. Et il était devenu l'obstacle numéro un.

— Santucci, sors d'ici. Maintenant.

— Trop tard pour moi, petit, dit le douanier en montrant son téléphone.

L'écran de la tablette de Santucci devint brusquement rouge. Un seul mot s'affichait en lettres capitales : ****LIQUIDATION****.

Au même instant, à l'autre bout du quai, un SUV noir aux vitres teintées démarra en trombe, les pneus hurlant sur le bitume.

Mattei n'eut que le temps de plaquer Santucci au sol. Une détonation sourde déchira l'air salin. Ce n'était pas un coup de feu.

Le bateau de plaisance amarré juste derrière eux, le **Stella Maris**, explosa dans une boule de feu orange et noire. Le souffle projeta Mattei contre une pile de casiers à poissons. Ses oreilles sifflaient. Une pluie de débris incandescents et de morceaux de fibre de verre retomba autour d'eux.

À travers le rideau de fumée, Mattei vit son reflet dans une flaque d'eau mêlée de mazout. Il était couvert de suie. La cendre de Bastia.

Il se releva péniblement, le cœur battant à tout rompre. Il attrapa son téléphone. Un message venait d'apparaître, un expéditeur inconnu, mais une signature qu'il ne connaissait que trop bien.

« Le béton a besoin d'un squelette, mon fils. Ne sois pas celui qu'on enterre dans les fondations. »

Mattei regarda Santucci. Le vieux douanier ne bougeait plus. Un éclat de métal lui traversait la gorge.

L'enquêteur se tourna vers la ville. Bastia, avec ses façades génoises et ses secrets séculaires, semblait s'effondrer sous le poids d'une menace invisible. Il ne luttait pas

contre des voyous. Il luttait contre le système lui-même.

CLIFFHANGER :

Alors que les sirènes des pompiers commençaient à hurler au loin, le téléphone de Santucci, encore intact dans sa main inanimée, émit un dernier bip. Mattei se pencha pour lire la notification.

Ce n'était pas une menace. C'était une photo prise il y a moins de deux minutes.

On y voyait Mattei de dos, sur le port, et dans le viseur d'un fusil de précision, juste au-dessus de sa nuque, un point laser rouge parfaitement net.

Le tireur n'avait pas raté sa cible. Il l'avait épargné. Pour l'instant.

Chapitre 8

Le Mirage de la Vengeance Familiale

Le point rouge avait disparu de sa nuque, mais la brûlure imaginaire persistait. Mattei restait immobile sur le quai, le téléphone de Santucci serré dans sa main gantée. Autour de lui, le port de Bastia s'éveillait dans un chaos de gyrophares et de cris. L'odeur de la poudre se mélangeait à celle, plus âcre, du gazole et du sel.

Il rangea l'appareil. Un geste mécanique. Un geste de survie.

Le tireur n'était pas un amateur. C'était un chorégraphe. Il venait d'exécuter le douanier et d'épargner le flic dans le même souffle, transformant une scène de crime en un message privé.

« Je te vois. »

Mattei remonta vers la terre ferme. Ses chaussures crissaient sur le bitume brûlant. Bastia, sous le zénith, ressemblait à une bête fauve tapie dans l'ombre de ses propres façades génoises. Le soleil de plomb n'éclairait rien ; il aveuglait.

Deux heures plus tard. Le commissariat de la citadelle.

L'air conditionné peinait à refouler la moiteur du dehors. Dans le couloir, un vacarme de talons hauts et de cris déchirants brisa le silence clinique.

Clara Santini, la veuve du magnat de l'immobilier dont le corps avait été retrouvé

calciné trois jours plus tôt, venait de faire son entrée. Elle portait le deuil comme une armure : soie noire, lunettes sombres masquant un regard de rapace, parfum capiteux qui luttait contre l'odeur de vieux papier du poste.

Elle ne pleurait pas. Elle exigeait.

— C'est lui ! hurla-t-elle en pointant un doigt tremblant vers le fond du couloir, où son propre fils, Ange-Marie Santini, venait d'être escorté par deux officiers. C'est mon fils qui a tué son père !

Le silence qui suivit fut plus lourd que la chaleur. Mattei, appuyé contre le chambranle de son bureau, observa la scène.

Ange-Marie. Trente ans. Le visage anguleux, une mâchoire carrée qui ne trahissait aucune émotion. Il portait un costume italien ajusté et tenait son téléphone crypté comme s'il s'agissait d'une extension de sa propre main. Le contraste était total : la mère invoquait la tragédie grecque, le fils représentait la froideur de la finance occulte.

— Madame Santini, calmez-vous, intervint le procureur. Ce sont des accusations graves.

— Graves ? La veuve arracha ses lunettes. Elle avait les yeux secs, injectés de sang. Il voulait le projet "U Portu Novo". Son père refusait de signer la cession des parts au fonds qatari. Ange-Marie n'a pas de sang dans les veines, il n'a que des chiffres ! Il a fait brûler son père pour hériter du béton !

Mattei prit une note mentale. Le projet immobilier. Des millions d'euros. Le béton, ce squelette de la Corse. On ne tuait plus pour l'honneur, on tuait pour le droit de couler des dalles sur le littoral.

— Il a torturé son père pour obtenir les codes des portefeuilles numériques, continua-t-elle, sa voix se transformant en un sifflement haineux. Je l'ai vu sortir de la villa le soir du drame. Il ricanait sous son casque.

L'arrestation fut immédiate. Procédure de flagrance simplifiée par le témoignage oculaire de la veuve. Ange-Marie ne se débattit pas. Il se laissa menotter, jetant un seul regard à Mattei. Un regard vide. Le regard de celui qui connaît déjà la fin du film.

La salle d'interrogatoire sentait le tabac froid et le désinfectant bon marché. Mattei faisait face à Ange-Marie Santini. Entre eux, l'écran bleu d'une tablette affichait les relevés bancaires de la victime.

— Ta mère est très convaincante, Santini, commença Mattei. Elle parle de parricide. Un classique ici. On élimine le patriarche pour prendre le trône.

Le jeune homme eut un sourire en coin, presque imperceptible.

— Ma mère vit dans un mélo de la Rai Uno, inspecteur. Elle a toujours eu besoin de coupables. Ça l'aide à oublier ses propres amants.

— Elle t'a vu quitter la villa à l'heure du crime. Sur ta T-Max 560.

Le vrombissement des motos de grosse cylindrée. C'était le bruit de fond de Bastia. Une signature acoustique qui hantait les ruelles sombres de Terra-Vecchia.

— Elle a vu un casque, rétorqua Ange-Marie. Il y a dix mille casques noirs à Bastia. Vous n'avez rien, Mattei. Pas d'arme, pas de traces de suie sur mes vêtements, rien.

— J'ai un mobile. Cinquante millions d'euros de fonds de développement. Ton père bloquait tout. Il voulait préserver la "beauté sauvage" du site. Toi, tu veux des marinas et des spas.

Mattei se pencha en avant, réduisant l'espace vital du suspect.

— Le béton a besoin d'un squelette, Ange-Marie. C'est ce que disait Santucci avant de mourir ce matin. Tu connais Santucci ?

Le jeune homme ne cilla pas.

— Un douanier corrompu. La ville en est pleine.

La porte de la salle s'ouvrit brusquement. Le procureur entra, le visage décomposé, tenant un dossier à la main. Il fit signe à Mattei de sortir.

Dans le couloir, l'ambiance avait changé. Un homme attendait, debout, près des distributeurs de café. Il portait une soutane noire impeccable et une croix pectorale en or qui brillait sous les néons blafards.

Monseigneur Filippi. L'évêque de Bastia en personne.

— Qu'est-ce que l'Église vient faire dans une garde à vue pour meurtre ? demanda Mattei, les nerfs à vif.

— Elle vient apporter la vérité, inspecteur, répondit l'évêque d'une voix onctueuse, mais ferme. Monsieur Ange-Marie Santini ne peut pas avoir tué son père. Ni même avoir été près de la villa ce soir-là.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Parce qu'il était avec moi. Au palais épiscopal. Nous avons discuté de la rénovation de la chapelle de la Miséricorde de 20h00 à minuit. J'ai plusieurs témoins. Des diacres, ma secrétaire. Et les caméras de surveillance de l'évêché, qui, contrairement à celles de la ville, fonctionnent parfaitement.

Mattei sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Un alibi fourni par l'Église en Corse n'était pas un simple témoignage. C'était un mur infranchissable.

— Pourquoi un promoteur immobilier passerait-il quatre heures avec un évêque un soir de meurtre ?

— Nous négocions la vente d'un terrain paroissial contigu au projet de son père, répondit Filippi avec un sourire angélique. L'Église aussi doit penser à son avenir financier, inspecteur.

Ange-Marie Santini sortit du commissariat dix minutes plus tard, libre. Sa mère, restée sur le parvis, le regarda passer avec une haine qui semblait pouvoir consumer le marbre des marches. Elle cracha à ses pieds. Il ne s'arrêta pas. Il monta sur sa moto et disparut dans un hurlement de moteur qui résonna contre les murs de la citadelle.

Mattei resta sur le trottoir, seul. Le mirage s'était évaporé. La piste de la vengeance familiale, si parfaite, si évidente, venait d'exploser en plein vol.

Le téléphone de Santucci vibra dans sa poche. Mattei s'isola dans l'ombre d'une ruelle voisine. Un nouveau message.

Ce n'était pas une photo, cette fois. C'était un fichier audio.

Il porta l'appareil à son oreille. Au milieu des parasites, une voix déformée par un modulateur s'éleva :

« L'évêque ment, Mattei. Mais il ne ment pas pour le fils. Il ment pour celui qui possède l'évêque. Regarde sous la dalle de la chapelle. Le squelette n'est pas celui que tu crois. »

Mattei leva les yeux. Au bout de la rue, l'ombre de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste semblait s'étirer vers lui comme une main noire.

Soudain, une explosion sourde fit trembler le sol sous ses pieds. Une colonne de fumée noire s'éleva au-dessus des toits du vieux port.

Le téléphone de Santucci afficha une dernière notification :

« 3, 2, 1... Bienvenue dans les fondations. »

Mattei se mit à courir vers le port, là où la voiture de la veuve Santini venait d'être pulvérisée par une charge de plastic de qualité militaire.

Le mirage était terminé. La guerre, la vraie, venait de commencer.

CLIFFHANGER :

Alors qu'il arrivait près de l'épave en feu, Mattei vit un homme s'éloigner calmement de la foule qui s'agglutinait. L'inconnu portait un blouson de cuir avec un insigne brodé dans le dos : une tête de maure entourée de barbelés.

L'homme se retourna un instant. C'était Santucci.

Le douanier dont il avait vu la gorge transpercée par un éclat de métal le matin même.

Il lui fit un signe de la main, un geste d'adieu ironique, avant de s'engouffrer dans l'obscurité d'une ruelle génoise. Mattei comprit alors que dans cette ville, même les morts avaient un rôle à jouer.

Chapitre 9

L'Emboscade de la Corniche

****CHAPITRE : L'EMBUSCADE DE LA CORNICHE****

Le Vieux-Port de Bastia n'était plus qu'une plaie ouverte. La carcasse de la voiture de la veuve Santini finissait de se consumer, crachant des étincelles grasses vers le ciel de jais. L'odeur était insoutenable : un mélange de plastic, de cuir brûlé et quelque chose de plus organique, de plus écœurant.

Mattei restait pétrifié au milieu de la foule hurlante. Ses yeux étaient fixés sur l'obscurité de la ruelle où Santucci — le mort-vivant, le douanier au cou transpercé — venait de se volatiliser. Un fantôme en blouson de cuir.

Le flic ne réfléchit pas. Il ne pouvait pas rester là à attendre que la police technique boucle le périmètre. Dans cette ville, les périmètres étaient des filets, et il ne comptait pas être la prise du jour.

Il rejoignit sa vieille Alfa Romeo garée à l'écart, près des remparts de la Citadelle. Son cœur cognait contre ses côtes comme un prisonnier contre les barreaux de sa cellule. Il monta, verrouilla les portières. Le cuir du siège était brûlant, gorgé de la chaleur accumulée pendant la journée.

Il tourna la clé. Le moteur rugit. Il devait quitter le centre, prendre de la hauteur. Réfléchir.

La route de la Corniche s'étirait au-dessus de Bastia comme une cicatrice sur le flanc de la montagne. À gauche, la paroi rocheuse, abrupte, exhalant les senteurs de ciste et de romarin calciné par le soleil de juillet. À droite, le vide, et plus bas, les lumières de la ville qui semblaient flotter sur une mer d'encre.

Mattei roulait vite. Trop vite. Les phares de l'Alfa balayaient les virages en épingle, découpant des silhouettes fantasmagoriques dans le maquis.

C'est dans le rétroviseur que le danger apparut.

Deux points lumineux. Puis quatre.

Deux motos de grosse cylindrée. Des Yamaha T-Max, les prédateurs urbains de l'île. Elles ne portaient pas de plaques. Les pilotes étaient des ombres noires, casqués, penchés sur leurs guidons. Ils ne cherchaient pas à doubler. Ils fermaient la distance.

— Merde, lâcha Mattei entre ses dents.

Il écrasa l'accélérateur. Le moteur de l'Alfa hurla en montant dans les tours. Le premier virage arriva trop vite. Crissement de pneus. L'arrière de la voiture chassa, frôlant le muret de pierres sèches.

Soudain, un claquement sec déchira le ronflement des moteurs.

Tac-tac-tac.

La lunette arrière de l'Alfa explosa en mille diamants de verre. Mattei se tassa sur son siège, le volant serré à en avoir les jointures blanches. Ils utilisaient des pistolets-mitrailleurs. Probablement des Skorpion ou des MP5. Du matériel de pro.

Un deuxième virage. Plus serré.

Les motos gagnaient du terrain. Les pilotes connaissaient la route par cœur. Ils plongeaient dans les cordes, frôlant le bitume avec une aisance de tueurs nés. Le passager de la première moto se redressa, une arme à la main. Le canon cracha une nouvelle rafale. Le rétroviseur latéral gauche vola en éclats.

Mattei comprit qu'il ne les sèmerait pas à la régulière. L'Alfa était puissante, mais sur cette route sinueuse, les deux-roues étaient des guêpes et lui une cible lente.

Il aperçut le virage de la Madone. Un coude serré à 180 degrés, bordé par un ravin profond.

— On va voir si vous avez les tripes, grogna-t-il.

Il rétrograda violemment. Le moteur protesta, un râle métallique montant du capot. Il feignit de freiner tard, laissant la trajectoire s'ouvrir. La première moto s'engouffra à l'intérieur pour le bloquer.

C'était le piège.

Mattei donna un coup de volant brutal vers la gauche, percutant le flanc de la machine. Le choc fut sourd, massif. Le pilote perdit l'équilibre. La moto partit en glissade, projetant des gerbes d'étincelles avant de percuter le muret. Le passager fut catapulté dans le vide. Un cri, puis plus rien. Juste le silence de la chute.

La seconde moto freina brusquement, évitant les débris de sa compagne. Mattei n'attendit pas. Il tira le frein à main, fit faire un tête-à-queue à sa voiture et s'arrêta en travers de la chaussée, bloquant le passage.

Il sortit de l'habitacle avant même que la voiture ne soit stabilisée. Son Beretta était déjà au poing.

Le second motard n'avait pas eu le temps de dégainer son arme longue. Il tentait de faire demi-tour dans la panique. Mattei visa le pneu arrière.

Feu.

Le pneu éclata. La moto s'affaissa. Le pilote roula sur le bitume, râpant son cuir sur plusieurs mètres.

Mattei s'approcha, le pas lent, le souffle court. L'odeur de la poudre se mêlait maintenant à celle du caoutchouc brûlé. Le motard tentait de ramper vers son arme tombée plus loin.

— Bouge pas, ou je te transforme en passoire, ordonna Mattei.

L'homme s'immobilisa. Son casque s'était fendu dans le choc. Mattei le lui arracha d'un geste brusque. C'était un gamin. Pas plus de vingt ans. Le visage couvert de sang, les yeux dilatés par la terreur. Un exécutant. Un pion.

— Pour qui tu bosses ? demanda Mattei en plaquant le canon de son arme sous le menton du garçon.

Le jeune homme cracha du sang. Il esquissa un sourire macabre.

— Le troupeau... appartient au Berger... murmura-t-il dans un râle.

Soudain, une détonation sourde retentit depuis les buissons au-dessus de la route. Un tireur d'élite. L'épaule du garçon explosa. Puis une deuxième balle, en plein cœur. Le gamin s'effondra, les yeux vides.

Mattei plongea derrière le muret de pierre. Des balles de gros calibre labouraient le

bitume là où il se trouvait une seconde plus tôt. Il ne pouvait pas rester. Le tireur avait l'avantage de la hauteur.

Il aperçut un téléphone qui avait glissé de la poche du motard. Il tendit le bras, le récupéra dans un geste désespéré, et se jeta dans l'habitacle de l'Alfa. Il passa la marche arrière, fit rugir le moteur et disparut dans la descente, sous une pluie de plomb.

Vingt minutes plus tard, Mattei était garé dans une ruelle borgne de Lupino, un quartier populaire au sud de la ville. Le moteur de l'Alfa claquait en refroidissant, comme un cœur fatigué.

Il avait les mains qui tremblaient. Il sortit le téléphone récupéré sur le tueur.

C'était un modèle crypté, un "burn phone" modifié. L'écran bleu, froid, contrastait avec l'obscurité poisseuse de la voiture. Il n'y avait aucun contact, aucune application sociale. Juste une messagerie sécurisée.

Il ouvrit le dernier fil de discussion. L'expéditeur n'avait pas de nom. Juste une icône : une crosse de berger stylisée.

Les messages s'affichèrent, brefs, cliniques :

14:02 : La veuve est en place. Procédez à l'allumage.

14:15 : Santucci est sorti. Le mirage a fonctionné.

14:30 : Le flic (Mattei) est sur la Corniche. Éliminez la brebis galeuse.

Mattei sentit un frisson lui parcourir l'échine. Ils l'avaient suivi dès le début. Tout était orchestré. L'attentat, la fausse mort de Santucci, son propre assassinat manqué.

Il fit défiler les messages plus anciens. Un texte attira son attention. Il datait de trois jours.

« Le Berger ordonne le grand nettoyage. Les fondations de Bastia doivent être purifiées par les cendres. Récupérez les clés de l'Héritage sous la Citadelle. »

Un nouveau message apparut soudainement, en direct, sur l'écran bleu. Mattei sentit son sang se glacer.

« Je te vois, Mattei. »

Le flic releva les yeux. À cinquante mètres devant lui, dans l'ombre d'un porche génois, une silhouette se tenait debout. L'homme au blouson de cuir. Santucci.

Il tenait un petit boîtier dans la main. Il leva le bras, pointa le doigt vers l'Alfa Romeo de Mattei et fit un geste circulaire, comme pour dessiner une cible.

Au même moment, le téléphone dans la main de Mattei commença à émettre un bip strident, de plus en plus rapide.

Bip. Bip. Bip-bip-bip.

Mattei comprit l'erreur. Ce n'était pas seulement un téléphone. C'était un déclencheur.

Il n'eut que le temps de déverrouiller la portière et de se jeter hors de la voiture alors que l'Alfa Romeo se transformait en une boule de feu aveuglante, illuminant les murs séculaires de Lupino d'une lueur d'apocalypse.

Le flic roula au sol, étourdi par le souffle. Lorsqu'il releva la tête, Santucci avait encore disparu. Mais au milieu des flammes de sa propre voiture, un objet brillait sur

le sol, épargné par l'explosion : une vieille clé en fer forgé, dont le panneton portait la marque d'une tête de maure entourée de barbelés.

La guerre ne faisait pas que commencer. Elle venait de frapper à sa porte.

CLIFFHANGER :

Alors que les sirènes des pompiers déchiraient le silence de la nuit bastiaise, Mattei ramassa la clé brûlante. En la retournant, il vit une inscription gravée dans le métal : *« Saint-Jean-Baptiste : crypte 4 »*.

Il comprit que pour arrêter le Berger, il allait devoir descendre là où personne n'était allé depuis des siècles : sous le plancher de la plus grande église de l'île. Là où les cendres de l'histoire n'avaient jamais refroidi.

Chapitre 10

Le Climax : Confrontation à la Citadelle

CHAPITRE : Le Climax : Confrontation à la Citadelle

Le soleil de Bastia n'était pas une lumière. C'était une agression.

À quatorze heures, la cité génoise suffoquait sous une chape de plomb. Trente-huit degrés à l'ombre des remparts. L'air vibrait, saturé par l'odeur âcre du maquis qui brûlait quelque part sur les hauteurs de Cardo. Un parfum de fin du monde, mêlant l'eucalyptus calciné à l'iode rance du Vieux-Port.

Mattei remonta la rue de la Marine. Ses tempes battaient au rythme des vrombissements des T-Max qui dévalaient les ruelles en escaliers, pilotés par des ombres aux visages dissimulés sous des casques intégraux. Dans sa poche, la clé de fer forgé lui brûlait la cuisse. *« Saint-Jean-Baptiste : crypte 4 »*.

Il ne s'était pas rendu à l'église. Pas tout de suite. Il savait que le Berger l'attendait là-bas. Le Berger — Antoine Santucci, le chef de la sécurité de la mairie. L'homme qui connaissait chaque angle mort des caméras de surveillance, chaque code d'accès, chaque secret enterré sous le marbre de l'Hôtel de Ville.

L'écran de son smartphone s'alluma. Une notification de *Threema*, l'application de messagerie cryptée. Un message unique, en bleu électrique sur fond noir :
« La terre appartient à ceux qui la recouvrent de cendres. Entre. »

Mattei poussa les lourdes portes de la pro-cathédrale. Le contraste fut un choc thermique. Douze degrés. L'obscurité baroque. L'odeur de l'encens séculaire. Le flic

ne s'arrêta pas pour admirer les stucs dorés. Il se dirigea vers l'aile sud, là où le sol de marbre portait encore les stigmates des siècles.

Il trouva la trappe. Un anneau de bronze dissimulé sous un tapis de procession. La clé tourna dans la serrure avec un gémissement métallique qui résonna jusque sous la nef.

L'escalier était un boyau de calcaire suintant. Mattei dégaina son Sig Sauer P2022. La lampe torche fixée sous le canon déchira les ténèbres, révélant des murs de schiste gris. Il n'était plus sous l'église. Il s'enfonçait dans les entrailles de la Citadelle, dans ce réseau de galeries génoises conçues pour survivre aux sièges des Ottomans.

— Santucci ! cria Mattei. Sa voix fut étouffée par l'humidité des parois. C'est fini. Le système s'effondre.

Un rire sec, désincarné, lui répondit. Il semblait venir de partout.

— Le système ne s'effondre jamais, Mattei. Il se recycle. On ne détruit pas les fondations d'une ville vieille de six siècles. On change juste les architectes.

Un flash. Une détonation sourde.

La balle de .357 Magnum percuta le mur à quelques centimètres de l'épaule de Mattei, projetant des éclats de pierre et de poussière de chaux dans ses yeux. Le flic bascula sur le côté, s'écrasant contre un sarcophage de pierre anonyme.

— Santini allait parler ! hurla Mattei, le doigt sur la détente, cherchant une ombre dans le faisceau de sa lampe. C'est pour ça que tu l'as liquidé ? Pour une concession de parking et trois contrats de BTP ?

— Santini n'était pas un saint, Mattei ! La voix de Santucci se rapprochait. Il ne

voulait pas « dénoncer ». Il voulait sa part. Il a réalisé trop tard que dans cette ville, le gâteau est déjà coupé. Il menaçait l'équilibre. L'équilibre, c'est la paix. La paix a un prix : le silence.

Mattei repéra une lueur au bout du tunnel. Un écran. Une tablette tactique fixée à une console de communication moderne, détonnant au milieu des vieilles pierres. Santucci contrôlait tout d'ici : le réseau de fibre optique de la ville, les serveurs de la mairie, les dossiers compromettants.

Une nouvelle rafale déchira le silence. Mattei riposta. Trois coups rapides.
Pan-pan-pan.

Le bruit dans cet espace confiné était assourdissant, une agonie de décibels qui lui vrillait les tympans. Il entendit un grognement. Il avait touché quelque chose.

Il bondit par-dessus un muret et pénétra dans une salle voûtée, la "Crypte 4". C'était un centre de commandement improvisé. Des câbles noirs couraient sur le sol comme des serpents entre des ossements humains déplacés. Santucci était là, adossé à un pilier, une main pressée sur son flanc d'où s'écoulait un sang sombre. Son uniforme de chef de la sécurité était maculé de poussière.

— Tu n'as aucune preuve, Mattei, cracha Santucci dans un sourire sanglant. Santini a tout effacé avant que je ne le termine. Les serveurs sont cryptés.

— Pas tout, répliqua Mattei en s'avancant, l'arme haute. Santini avait une assurance. La clé que j'ai trouvée dans l'Alfa. Elle n'ouvre pas seulement cette crypte. Elle contient une puce RFID. Un accès à un coffre-fort numérique hors du réseau de la mairie.

Le visage de Santucci se décomposa. L'assurance du "Berger" s'évapora, remplacée par une lueur de pure terreur.

— Tu ne comprends pas... balbutia-t-il. Si ces noms sortent... Ce n'est pas la mairie que tu fais tomber. C'est tout l'édifice. Le Palais de Justice, la Préfecture, les banques de la place Saint-Nicolas... Tu vas déclencher une guerre civile.

— Je préfère une guerre à ce mensonge, trancha Mattei.

Santucci esquissa un mouvement vers son arme tombée au sol. Mattei n'hésita pas. Il tira dans l'épaule. Le choc projeta le colosse contre la console. Dans un dernier acte de rage, Santucci frappa violemment le clavier de son terminal.

— Alors regarde Bastia brûler, flic de mes deux.

Un signal d'alarme strident retentit. Sur les écrans, des barres de progression rouges s'affichèrent. *« Overload protocol initiated. »*

Soudain, le sol trembla. Pas une explosion. Un grondement sourd, mécanique. Mattei sentit l'air s'engouffrer violemment dans la galerie.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— La Citadelle est reliée aux anciennes citernes génoises, Mattei, siffla Santucci dans un dernier souffle. J'ai ouvert les vannes de pression du réseau de gaz de la ville. Elles passent juste en dessous. Dans dix minutes, la moitié du quartier historique s'envole.

Mattei regarda Santucci s'évanouir, puis fixa les écrans. Le code de désactivation clignotait, exigeant une clé de cryptage qu'il n'avait pas.

C'est alors que son téléphone vibra. Un appel masqué. Il décrocha, le souffle court.

— Mattei ? C'est la voix de la légiste, une note de panique dans le ton. On vient de finir l'autopsie complète de Santini. On a trouvé quelque chose dans son estomac. Une capsule de plastique.

— Le code ? demanda Mattei, l'espoir renaissant.

— Non, Mattei. Une mèche de cheveux. Des cheveux d'enfant. Et une note : *"Ils en ont d'autres"*.

Mattei baissa son arme, le sang se glaçant dans ses veines. La conspiration de Santini ne portait pas sur de l'argent ou des contrats. C'était bien plus sombre. Le gaz sifflait désormais dans les conduits, un serpent invisible prêt à dévorer la ville.

Il avait deux minutes pour choisir : sauver la ville ou découvrir qui étaient ces enfants.

CLIFFHANGER :

Alors que l'odeur du gaz commençait à saturer la crypte, Mattei vit un dernier message s'afficher sur l'écran de Santucci, envoyé depuis un terminal localisé à l'autre bout de l'île :

« Le troupeau est en sécurité. Le Berger a échoué. Exécutez la phase 2. »

Au loin, dans le silence de la cathédrale au-dessus de lui, Mattei entendit un premier cri. Un cri d'enfant. Qui ne venait pas des tunnels, mais du confessionnal.

Chapitre 11

Justice de Cendres

CHAPITRE : JUSTICE DE CENDRES

Le gaz sifflait. Une note aiguë, stridente, comme le chant d'une faucheuse d'acier dissimulée dans les entrailles de la cathédrale Pro-cathédrale Sainte-Marie.

Mattei avait cent vingt secondes. Le cerveau en feu, il ne réfléchit pas. Il n'avait plus le luxe du doute. Il arracha la valve de sécurité du conduit principal avec la crosse de son Beretta, une manœuvre désespérée qui lui broya les phalanges, mais le sifflement s'étouffa dans un gargouillis métallique. Provisoire. Une simple trêve.

Il se rua vers l'escalier en colimaçon. Ses bottes martelaient la pierre séculaire.

Le confessionnal.

Il déboucha dans la nef. Le silence de la cathédrale était une insulte. L'ombre des colonnes baroques s'étirait sur le marbre froid, baignée par la lumière mourante des vitraux. L'odeur était là : un mélange de cire d'abeille, d'encens rance et, soudain, la morsure acide de la poudre à canon.

Un nouveau cri. Étouffé.

Mattei glissa derrière un pilier. Son souffle était court. Il vérifia son chargeur. Trois balles. Pas une de plus. En face, le confessionnal en chêne sculpté semblait une forteresse miniature. La porte de gauche était entrouverte. Une main gantée de cuir noir en dépassait, serrant le cou d'un enfant d'une dizaine d'années.

— Lâche-le, Berger, lança Mattei. Sa voix résonna, amplifiée par la coupole.

Une silhouette s'extirpa de l'ombre. Ce n'était pas un mercenaire. C'était l'ombre même de Bastia, un homme sans visage, le « nettoyeur » de l'organisation Santini. On l'appelait le Berger, celui qui guidait le troupeau vers l'abattoir. Son regard était vide, deux billes de verre poli sous le soleil de plomb qui perçait encore par les hautes fenêtres.

— Tu es en retard, Mattei, murmura le tueur. La phase 2 est lancée. Le sang de ces enfants est le lubrifiant de la nouvelle économie de l'île.

Le Berger leva son arme, un Glock 17 équipé d'un silencieux. Il n'utilisait pas l'enfant comme bouclier ; il l'utilisait comme appât.

Mattei ne visa pas l'homme. Il visa la charnière supérieure de la porte lourde du confessionnal, déjà fragilisée par les siècles.

Bang.

L'impact fit basculer le vantail de chêne. Un demi-quintal de bois noble s'abattit sur le bras du tueur. Le cri du Berger fut bref, sec, étouffé par le fracas du bois. Mattei bondit. Il ne chercha pas à arrêter l'homme. Il chercha à l'éliminer.

Deuxième balle. En plein thorax.

Le Berger s'effondra contre l'autel de la Vierge, son sang maculant le marbre blanc de Carrare. L'enfant s'échappa en courant vers les ombres de la nef, ses sanglots se perdant dans l'immensité de la pierre.

Mattei s'approcha du corps. Le tueur agonisait. Dans sa main gauche, il serrait un

smartphone dont l'écran bleu projetait une lueur fantomatique. Une messagerie cryptée. Un dernier message s'affichait, clignotant comme une menace : *« Nettoyage terminé. Archivez le capital. »*

Le Berger rendit son dernier soupir dans une quinte de toux sanglante.

— La justice est une cendre, Mattei, parvint-il à articuler. Elle ne réchauffe personne.

Puis, le silence revint. Mais pour peu de temps.

Trois heures plus tard, Bastia basculait dans un autre monde.

Le soleil de plomb de l'après-midi écrasait la place Saint-Nicolas, mais l'ambiance n'était plus à la sieste. Le vrombissement des motos de la BRI et de la Gendarmerie déchira le calme des ruelles génoises. Des hommes en noir, l'arme au poing, investissaient les villas des hauteurs, là où le maquis brûlé par l'été exhalait ses parfums de myrte et de ciste.

Mattei regardait le spectacle depuis le quai du Vieux-Port, appuyé contre sa moto. Son épaule le brûlait.

Sur son terminal, les notifications tombaient comme des couperets.

Arrestation du préfet par intérim.

Arrestation du PDG de la Corsica Tech.

Arrestation de trois élus territoriaux.

Le système Santini s'effondrait en direct. Les serveurs saisis dans la crypte de la cathédrale livraient leurs secrets : des fichiers nommés « Cendres 1 » à « Cendres 40 ». Une cartographie précise de la corruption insulaire. Des contrats de BTP truqués,

des détournements de fonds européens, et cette horreur indicible : une traite organisée sous couvert de programmes de réinsertion pour orphelins.

— On les a tous, Mattei, dit une voix derrière lui.

C'était la juge d'instruction, Valery. Elle avait les traits tirés, mais ses yeux brillaient d'une satisfaction féroce.

— Les dossiers sont solides. La messagerie cryptée a parlé. On a les noms, les dates, les transactions.

Mattei scruta l'horizon. L'ombre des vieux ports se reflétait dans l'eau sombre.

— Et l'argent ? demanda-t-il.

Le silence de Valery fut sa réponse.

— On a saisi les comptes en Suisse, au Luxembourg, continua-t-elle. Mais ils sont vides. Les quatre-vingts millions détournés de la réserve territoriale... ils se sont évaporés. Volatilisés entre deux serveurs avant que le Berger ne meurt.

Mattei serra les poings. La justice de cendres. On arrêtait les hommes, mais le poison, lui, restait en circulation. L'argent était l'âme de cette guerre, et l'âme s'était échappée.

— Quelqu'un a activé la phase 2, dit Mattei. Le Berger n'était qu'un pion. Les arrestations... c'est le nettoyage de printemps. Quelqu'un sacrifie les pions pour sauver le Roi.

Une moto de grosse cylindrée passa en trombe sur le quai, son moteur rageur faisant vibrer les vitrines des cafés. L'odeur de gomme brûlée et de gazole se mêla à celle du sel marin.

Mattei sortit de sa poche la capsule de plastique trouvée dans l'estomac de la victime. À l'intérieur, la mèche de cheveux d'enfant semblait briller sous la lumière crue des lampadaires qui s'allumaient.

Soudain, son téléphone vibra. Un numéro masqué.

Il décrocha. Il ne dit rien.

De l'autre côté de la ligne, le bruit des vagues. Un vent violent. Et une voix, déformée par un modulateur, mais dont l'arrogance était intacte :

— Vous avez les coupables, Mattei. La ville est sauvée. Le peuple aura ses procès. Contentez-vous de ça.

— Où est l'argent ? grogna Mattei. Et les autres enfants ?

— L'argent est là où il a toujours été : dans les fondations de cette île. Quant aux enfants... ils sont devenus des investissements. La phase 2 ne fait que commencer. Regardez vers le large, Mattei.

La communication coupa.

Mattei leva les yeux vers l'horizon, là où la silhouette sombre de l'île d'Elbe se dessinait dans la nuit naissante. Au loin, sur les eaux noires du canal de Corse, un yacht de luxe, tous feux éteints, glissait silencieusement vers le sud.

Il comprit soudain l'ampleur du désastre. Les dossiers saisis n'étaient pas les preuves de la culpabilité de Santini. Ils étaient son testament. En se faisant arrêter, ou en mourant, ces hommes venaient de déclencher un mécanisme financier automatique.

Un signal lumineux s'alluma sur le yacht, à des kilomètres de là. Trois éclats brefs.
Un code.

Mattei sentit un frisson glacé parcourir son échine. Dans son dos, Bastia fêtait la fin d'un cauchemar. Les sirènes hurlaient, les politiciens tombaient. Mais sous ses pieds, dans les soutes invisibles qui quittaient l'île, le véritable héritage des cendres venait de prendre la mer.

CLIFFHANGER :

Alors que Mattei s'apprêtait à remonter sur sa moto pour lancer une poursuite impossible, il reçut une dernière image sur son écran. Une photo satellite en temps réel. Elle ne montrait pas le yacht, mais le centre de commandement de la police de Bastia. Sur le toit, une silhouette familière déposait une mallette noire.

La juge Valery.

Elle ne l'avait pas rejoint pour célébrer. Elle l'avait rejoint pour s'assurer qu'il regardait ailleurs.

Et dans la mallette, le voyant rouge d'un détonateur venait de passer au vert.

Chapitre 12

Le Twist Final : Le Sang des Fondations

Le soleil de plomb de quatorze heures écrasait Bastia sous un dôme de chaleur blanche. L'odeur n'était plus celle de l'iode, mais celle du maquis brûlé, un parfum âcre de ciste et de lentisque carbonisés qui descendait des hauteurs de Cardo.

Mattei fixa l'écran de son smartphone. Le voyant rouge. Le toit du commissariat. La juge Valery.

L'image satellite s'actualisa. Un rafraîchissement toutes les deux secondes. Précision militaire. Valery ne courait pas. Elle marchait avec la précision d'une automate. Elle venait de poser la mallette près des antennes relais, là où l'explosion garantirait non seulement l'effondrement du dernier étage, mais aussi le black-out total des communications de l'île.

— Traîtresse, cracha Mattei.

Il ne monta pas sur sa moto. Il la projeta littéralement dans un virage, le pneu arrière de sa Triumph hurlant sur le bitume brûlant des quais. Le moteur de 1200cc rugit, un son de mitrailleuse étouffée ricochant contre les façades génoises décrépies du Vieux-Port.

Il ne visait pas le commissariat. Il savait qu'il n'arriverait jamais à temps pour désamorcer quoi que ce soit. Il y avait une autre priorité. Un détail que ses yeux de flic, entraînés à repérer l'anomalie dans le chaos, venaient de saisir sur la photo satellite.

À l'angle de l'image, garée sur le trottoir d'en face, une berline noire. Une Citroën DS7 blindée. La voiture de fonction du Commissaire Divisionnaire, Antoine Costa. Son mentor. L'homme qui lui avait appris à tenir une arme, à lire entre les lignes d'un témoignage, à aimer la Corse plus que la loi.

Mattei coupa les gaz devant l'église Saint-Jean-Baptiste. Il laissa la moto glisser sur sa béquille, le métal chauffé à blanc claquant sous le choc thermique de l'ombre des ruelles.

Il ne monta pas vers le centre de commandement. Il s'enfonça dans les entrailles de la vieille ville, là où les murs de pierre suintent l'histoire des vendettas oubliées.

Le bureau de Costa n'était pas au commissariat ce jour-là. Il était dans une annexe désaffectée, une ancienne tonnellerie dominant les remparts de la Citadelle. Un lieu hors du temps, protégé des regards par des siècles d'omertà architecturale.

Mattei enfonça la porte. Pas de serrure. Juste un loquet de fer qui céda dans un gémissement de métal fatigué.

L'obscurité de la pièce contrastait violemment avec l'éclat de l'extérieur. Au centre, entouré de dossiers jaunis et de terminaux informatiques dernier cri dont les écrans bleus projetaient des ombres fantomatiques, se tenait Costa.

Le vieux lion ne se retourna pas. Il regardait par la fenêtre étroite, celle qui donnait exactement sur le port où le yacht de l'organisation s'éloignait.

— Tu es en retard, Mattei, dit Costa. Sa voix était calme. Trop calme.

— Valéry a posé la charge, dit Mattei, le souffle court, la main sur la crosse de son Sig Sauer. Pourquoi, Antoine ? Elle était l'espoir de ce dossier. Elle était la probité

faite femme.

Costa se tourna enfin. Son visage, sculpté par quarante ans de lutte contre le crime, semblait n'être plus qu'un masque de cuir et de regrets.

— La probité n'existe pas dans cette île, Mattei. Il n'y a que la survie. Et la protection des fondations.

— De quelles fondations tu parles ? On a démantelé le réseau Santini ! Les coffres sont vides, les politiciens sont en cellule !

Costa laissa échapper un rire sec, un bruit de feuilles mortes qu'on écrase.

— Santini n'était qu'un intendant. Un paravent pour touristes. Tu crois vraiment qu'un petit voyou de Lupino aurait pu mettre en place un système de blanchiment automatique basé sur la blockchain et les flux maritimes transfrontaliers ?

— Qui alors ?

Costa s'approcha d'un écran. Un clic. Une archive numérisée apparut. Une photo en noir et blanc, datée de 1984. Quatre hommes devant une bergerie sur les hauteurs de Sartène. Trois d'entre eux étaient morts. Le quatrième, c'était Costa, jeune inspecteur.

Mais au centre, dominant le groupe, il y avait un homme que Mattei connaissait mieux que quiconque.

— Ton père, Mattei. Pierre-Marie Mattei.

Le sang de l'enquêteur se glaça.

— Mon père est mort en service. Un héros de la République. Abattu par le FLNC.

— Ton père a créé "L'Héritage", coupa Costa. Ce n'était pas un réseau criminel au départ. C'était une caisse noire. Un trésor de guerre pour financer une Corse indépendante, loin des jeux de Paris. Mais l'argent finit toujours par corrompre l'idée.

Le sang appelle le sang. Ton père a compris que pour protéger le système, il fallait qu'il meure en martyr. Santini a commencé à parler. Il voulait vendre les noms des fondateurs originels. J'ai dû l'éliminer.

Mattei sentit le sol se dérober. Les battements de son cœur résonnaient dans ses tempes comme des coups de marteau.

— C'est pour ça que tu m'as pris sous ton aile ? Pour surveiller le fils du "Père Fondateur" ?

— Pour m'assurer que tu ne creuses jamais assez profond, admit Costa. Mais tu es trop bon flic, Mattei. C'est ton héritage. Ce sang maudit des fondations qui coule dans tes veines.

Sur l'écran, un compte à rebours apparut en surimpression de la vidéo de la juge Valery.

00:59... 00:58...

— Valery ne travaille pas pour l'organisation, reprit Costa. Elle travaille pour *moi*. Elle croit qu'elle détruit les preuves qui incriminent l'État. Elle ne sait pas qu'elle efface les dernières traces de ton père. Et les miennes.

Mattei leva son arme. Son bras ne tremblait pas, mais ses yeux brûlaient.

— Je vais t'arrêter, Antoine. Et je vais arrêter ce détonateur.

— Si tu m'arrêtes, le yacht explose en pleine mer. Il transporte deux tonnes de nitrate d'ammonium et les archives cryptées de trente ans de corruption française. Si tu le laisses partir, Bastia reste debout. Si tu me tues, Valery active la charge sur le commissariat.

Costa sortit une petite télécommande de sa poche. Un boîtier en aluminium brossé, un seul bouton.

— C'est ça, le twist final, Mattei. Dans ce métier, on ne choisit pas entre le bien et le mal. On choisit quel cadavre on peut supporter de porter sur son dos.

Un vrombissement lointain déchira l'air. Un hélicoptère de la gendarmerie approchait.

— Le yacht est déjà hors des eaux territoriales, Mattei, murmura Costa. L'argent est parti. L'histoire est réécrite. Il ne reste que nous. Le sang et les cendres.

Mattei regarda l'écran. Valery s'éloignait du toit. Elle portait un casque audio, elle n'entendait rien du drame qui se jouait à quelques kilomètres de là. Elle pensait accomplir un acte de justice purificatrice.

— Mon père n'était pas un monstre, dit Mattei, la voix étranglée.

— Non. C'était un bâtisseur. Et chaque bâtisse en Corse est scellée avec le sang de ceux qui l'ont rêvée.

Le décompte affichait désormais *00:10*.

Costa tendit la main, offrant le détonateur à Mattei.

— À toi de choisir. Le passé ou le futur ? L'honneur de ton père ou la survie de tes collègues ?

Mattei fixa le bouton. Il entendit, au loin, le sifflement caractéristique d'un signal crypté sur son propre téléphone. Un message venait d'arriver. Une notification de la messagerie *Signal*.

Expéditeur : *Inconnu*.

Contenu : *Regarde derrière toi.*

Mattei ne se retourna pas. Il vit le reflet dans la vitre de la tonnellerie. Une ombre s'était glissée dans l'embrasure de la porte. Une silhouette fine. Une arme munie d'un silencieux pointée non pas sur lui, mais sur Costa.

La juge Valery n'était pas sur le toit du commissariat. La vidéo était une boucle pré-enregistrée.

CLIFFHANGER :

La femme dans l'embrasure fit un pas dans la lumière bleue des écrans. Ce n'était pas Valery. C'était la propre sœur de Mattei, censée être à Paris depuis des années.

— Papa t'envoie ses amitiés, Antoine, dit-elle d'une voix de glace.

Avant que Mattei ne puisse réagir, elle pressa la détente. Mais le coup ne partit pas vers Costa. Le laser rouge de son viseur se fixa sur le front de Mattei.

— Désolée, grand frère. Tu es le seul lien qui reste avec la vérité. Et les fondations exigent le silence absolu.

Le doigt se contracta. Dans le port, une explosion sourde fit trembler les vitres. Pas le commissariat. Pas le yacht.

Le sol sous leurs pieds se déroba. La tonnellerie était piégée.

FIN

Merci d'avoir lu "Bastia : L'Héritage des Cendres"

Une œuvre écrite par Studio Thriller

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)